

Pain, poudre aux yeux et « marguerites »

par Georges Salamand

Sous le règne du Grand Monarque, la dernière année du XVII^e siècle, va être marquée, en France, par une affreuse disette, en particulier de grains, une conséquence directe de la très mauvaise récolte de l'année précédente, suite à d'autres récoltes très médiocres.

C'est par les rapports des intendants des provinces de France via le Contrôleur général des Finances que le pouvoir va être alerté sur l'ampleur de la catastrophe et sur l'urgence des mesures à prendre : contrôles, rationnement et interdiction de laisser transiter les grains et produits dérivés (le pain) d'une province à l'autre. Par une lettre datée du 20 avril 1699 et adressée au contrôleur général PHELYPEAUX, le très actif intendant de Lyon, LAMBERT d'HERBIGNY, rapporte les inci-

dents fâcheux qui se seraient déroulés aux portes de la grande ville, particulièrement à la Guillotière, faubourg ayant la particularité d'être situé en Dauphiné, c'est-à-dire hors la province dont il a la charge : « Ce qui se passe en Dauphiné, jusqu'aux portes de cette ville est trop extraordinaire et trop fâcheux en même temps pour se dispenser de vous en rendre compte. Je ne parleray point contre les défenses qui ont été faites de laisser sortir les blés du Dauphiné. Il s'agit de la manière dont elles s'exécutent » (*).

En quelques mots, il était de coutume que les paysans des communautés dauphinoises proches de Lyon se rendent au marché de cette ville y vendre leurs blés, leurs pains et, en cas de pénurie, acheter pour eux-mêmes ces mêmes denrées quelque en soit le prix en période de disette. Pour d'HERBIGNY, il s'agissait d'un simple « commerce, non seulement commode de part et d'autre, mais nécessaire ». Or, ajoute l'intendant « des gens préposés pour empêcher la sortie des blés ou qui s'en attribuent la commission et l'étendent bien loin, arrestent les paysans, les maltraitent, les pillent... ».

Pour s'opposer à ces agressions, les Dauphinois mettent au point leur défense musclée : « Ils (les paysans dauphinois) viennent en troupes. Les femmes marchent

en tête, avec de la poussière dans leurs tabliers, qu'elles jettent dans les yeux des gardes s'ils s'en présentent. Les ânes et les chevaux, chargés, marchent ensuite, environnés de paysans dont quatre ou cinq des plus vigoureux ferment le convoi, portant des "marguerites" qui sont les gourdins dont il ne faut qu'un coup pour assommer un homme ».

Les Dauphinoises à l'attaque !

En bon ordre, tout ce qui tient au peloton arrive sain et sauf à la ville, mais, nous dit d'HERBIGNY, malheur aux traîneurs (sic) ! Car les prétendus gardes leur tombent dessus et les traitent cruellement, comme ce sera le cas dans l'affaire évoquée par la suite : « Une troupe de paysans de Chandieu venant à Lyon, il y en eut un qui resta en arrière. Il fut attrapé, son cheval et son pain pris et il fut roué de coups. Il vint ici se faire panser. Il faisait pitié à voir. À ses cris, sa femmes et deux autres (femmes) estoient accourues et un des gardes estant demeuré séparé des autres, elles le saisirent, le traînèrent et portèrent même jusqu'à Lyon où il fut mis en prison ».

Hélas, l'homme sera libéré aussitôt sur les ordres du même intendant-narrateur, lequel cependant était loin d'être dupe : « le garde n'a aucune commission pour saisir les blés, mais ceux qui en ont s'associent à des vauriens, des fainéants revenus des troupes, qui abusent de cette autorité ». On a même vu des femmes du Dauphiné, portant des œufs et du lait pour ravitailler Lyon, poursuivies par ses gardes-pillards, préférer jeter leurs marchandises dans le fleuve, au pont de la Guillotière, plutôt que de se les voir volées par les malandrins.

« Voilà une guerre bien malheureuse » conclut l'intendant philosophe. À la suite de quoi d'HERBIGNY aura d'ailleurs bien du souci à se faire pour la suite de sa carrière !

(*) A. de Boislesle : « Correspondance des contrôleurs généraux des finances avec les intendants des provinces » T.1, p.522, § 1854 - Paris.



Le pont de la Guillotière, à Lyon.